



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

19 | 1999

Aspects de la production culturelle au XIXe siècle

Grande-Bretagne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/193>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1999

Pagination : 179-182

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

« Grande-Bretagne », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 19 | 1999, mis en ligne le 26 août 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/193>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

Grande-Bretagne

1 Roger Price — Grande-Bretagne

La trahison des *Blue Book's* : langue et identité sociale dans le pays de Galles du dix-neuvième siècle

La situation linguistique en Grande-Bretagne a cela de paradoxal, entre autres choses, que le gallois, langue parlée par moins de 20 % de la population du pays de Galles, a pu survivre, et semble même amorcer une lente convalescence, après avoir subi, pendant plusieurs siècles, les assauts de l'anglais, voué à devenir la seule véritable langue " mondiale ". En 1284, après la conquête par Edouard 1er, le Statut du pays de Galles " unifia et annexa " le pays de Galles au royaume d'Angleterre. En 1536, un Acte d'union parachevait le processus d'incorporation " sous la Couronne impériale ", interdisait l'usage du gallois comme langue officielle, et projetait d'extirper totalement les " Us et Coutumes " du pays. Diverses mesures juridiques et administratives, qui faisaient fort peu de cas des intérêts gallois, furent imposées depuis Londres. Exception significative quoique rare : la traduction de la Bible en gallois par l'évêque William Morgan durant le règne d'Elizabeth dans le but de promouvoir l'implantation du protestantisme, et qui allait, pour plusieurs siècles, fournir la base d'une culture écrite florissante. Ce n'est qu'en 1997, au lendemain de la victoire travailliste aux élections, que le parlement " impérial " de Londres reconnut finalement qu'assez de différences subsistaient entre les parties composant le Royaume-Uni pour nécessiter l'établissement d'un parlement écossais et d'une Assemblée nationale galloise. Reste à savoir s'il en résultera un renversement du processus séculaire de subordination politique et de déclin linguistique qu'a dû subir le pays de Galles. Cette décision donne en tout cas raison aux paroles de la chanson du chanteur populaire contemporain Dafydd Iwan : " *Er gwaethaf pawb a phopeth, Dyn ni yma o hyd* (envers et contre tout et tous, nous sommes toujours là) ". Voilà qui semblait de plus en plus improbable au dix-neuvième siècle.

Le sentiment d'une identité propre avait alors cédé à la fierté d'être britannique, en partie stimulée par les guerres napoléoniennes. Si, à la fin du dix-huitième siècle, 90 % de la population du pays de Galles parlait gallois et 70 % ne savait pas l'anglais, en 1911, la proportion était tombée à 45 %. Une grande majorité était plus ou moins bilingue, et il était annoncé que l'ancienne langue ne tarderait pas disparaître. Les coauteurs de

l'ouvrage *Language and Community in the Nineteenth Century* (University of Wales Press, 1998) édité par Geraint H. Jenkins, contribuent abondamment à l'analyse de ce déclin. Leur apport pluridisciplinaire, leur approche comparative et leur insistance sur les liens divers et complexes entre langue et communauté font honneur au travail du Centre d'études supérieures galloises et celtiques de l'Université du pays de Galles. Ils examinent plus particulièrement l'impact exercé par l'amélioration des moyens de communication et par l'intégration économique, ainsi que le développement du bassin houiller du sud du pays de Galles, qui déclencha une migration depuis les campagnes galloises et bien au-delà. L'anglais devint la *lingua franca* d'une région industrielle dynamique. Son emploi comme langue des gens "cultivés", et du grand empire, dont le pays de Galles constituait une petite partie, était encouragé par nombre de traits idéologiques et psychologiques.

Depuis déjà longtemps, la petite noblesse donnait l'exemple. Le gallois faisait de plus en plus figure d'attribut des paysans, allant de pair avec l'isolement culturel et la pauvreté matérielle. Pour faire avancer ses chances dans la vie et celles de ses enfants, il semblait nécessaire de connaître l'anglais. Les Gallois, en proie à un sentiment d'infériorité qui allait croissant, étaient de plus en plus désireux de devenir ce que les élites anglaises attendaient d'eux. L'enquête officielle sur l'"État de l'Éducation au pays de Galles" menée en 1847, fort bien analysée par Gwyneth Tyson Roberts dans *The Language of the Blue Books. The perfect instrument of empire* (University of Wales Press), devait jouer un rôle majeur dans cette perte de confiance parmi ceux qui parlaient gallois. Roberts montre ainsi que certains "dispositifs linguistiques", un vocabulaire émotif chargé de messages sous-jacents, et un emploi sélectif des détails et des statistiques, étaient utilisés par les Commissaires officiels dans le but de présenter des conclusions "objectivement vérifiables". Les principales sources d'"information" ont été identifiées comme étant les propriétaires terriens anglicans et anglicisés, le clergé et les employeurs, c'est-à-dire les classes les plus susceptibles de partager les préjugés des Commissaires eux-mêmes. Cette haute bourgeoisie anglaise était sûre de la supériorité de sa langue, de son histoire et de sa culture, convaincue de sa propre objectivité, et se refusait totalement à envisager toute autre perspective. L'emploi du gallois s'accompagnait d'un cortège d'attributs négatifs, qui comprenaient un goût pour l'émeute, le vice et la malpropreté, à l'opposé des modèles acceptés de la société bourgeoise britannique.

L'attitude des Commissaires reflétait le mépris caractéristique des observateurs "éduqués", tels que l'historien Lord Acton, qui maintenait que les Celtes ne sauraient être inclus parmi les "races progressives et entreprenantes". Les hommes politiques étaient particulièrement inquiets au sujet des quelques cas d'agitation populaire qui, dans les campagnes aussi bien que dans les villes du pays de Galles, n'étaient pas sans leur rappeler l'Irlande, menaçant l'autorité des élites sociales ainsi que celle de l'État. L'instruction, accompagnée d'un message chrétien "approprié", offerte dans la langue anglaise, était le moyen indispensable de promouvoir la morale, le respect des parents, des supérieurs sociaux, de la reine et de Dieu, tout en garantissant l'ordre social. Selon le commissaire Lingen, il était plus que temps de mettre fin au "phénomène d'une langue singulière qui isolait les masses de la couche supérieure de la société", créant des conditions telles qu'elles n'en étaient que plus facilement "détournées du droit chemin". L'antidote essentiel à la subversion était la bonne éducation donnée. Les similarités avec les recommandations de la commission extra-parlementaire mise en place en France par le comte de Falloux en janvier 1849 ne font aucun doute.

La critique sévère contenue dans ce rapport contre le niveau d'éducation et de morale provoqua au pays de Galles une réaction mitigée. Le besoin de promouvoir

l'enseignement de l'anglais était accepté par la plupart des habitants. En revanche, les liens de cause à effet par lesquels les déficiences au sein de l'éducation et de la morale étaient imputées à la prédominance du non-conformisme religieux et de la langue galloise étaient nettement moins admissibles. Les préjugés affichés par les commissaires furent féroce­ment attaqués, les bévues stylistiques et grammaticales du rapport relevées non sans une certaine jubilation, et de nouvelles statistiques furent réunies dans le but de contrer les résultats officiels. Le rapport devait passer dans les consciences galloises sous le nom de *Brad y Llyfrau Gleision* (la *Traîtrise des longs couteaux*). Il ne fait pas de doute qu'il contribua fortement à la création des stéréotypes anglais au sujet des Gallois, ainsi qu'à leurs propres perceptions d'eux-mêmes et à leur sentiment d'infériorité. Ce qui est certain, c'est qu'il confirma l'attitude officielle selon laquelle un objectif essentiel du réseau scolaire en cours de développement était obligatoirement l'éradication du gallois. L'emploi de cette langue serait réservé au privé, aux situations " sans importance " et à la vie religieuse. Un niveau suffisant de compétence en anglais pour atteindre au bilinguisme était vu comme un pas décisif vers une anglicisation totale. Se pourrait-il qu'une identité galloise propre survécût à d'aussi fortes pressions sociales et politiques ? La capacité de résister dépendait de la puissance des réseaux sociaux de l'ouest et des montagnes, dans l'" intérieur du pays de Galles ", où l'on parlait le gallois. Dans sa contribution, abondamment illustrée, à un autre projet du Centre d'études supérieures galloises et celtiques, *The Visual Culture of Wales: Industrial Society* (University of Wales Press), Peter Lord observe cependant un cas de schizophrénie nationale dans le développement, depuis la fin du siècle, d'un nationalisme romantique associé à une culture rurale, non-conformiste, parlant le gallois, et obstinément méfiante à l'égard de la majorité urbanisée, anglicisée, principalement ouvrière, du sud et de l'est. Son objectif est double : il entend dénoncer la négligence relative à l'art gallois au sein d'un modèle historiographique britannique métropolitaine, et contribuer à la réévaluation du concept de nation à travers l'examen de l'" imagerie " d'un pays de Galles en cours d'industrialisation. Tous les ouvrages considérés dans le présent article offrent la preuve effective du rôle important joué par les historiens dans la double (re)-construction du passé et d'une identité galloise propre à l'époque actuelle.

La politique anglaise vis-à-vis du pays de Galles a toujours été guidée avant tout par les besoins de la situation politique en Angleterre. Cependant, au cours de ces dernières décennies, le déclin de l'empire, aboutissant au mécontentement général des plus anciens de ses éléments sur les bordures celtiques des îles britanniques — à quoi s'ajoutait le déplacement de la souveraineté vers l'Europe continentale — a affaibli l'assurance des Anglais. Aussi, afin que soient préservés les derniers vestiges d'*imperium* anglais, quelques concessions semblaient nécessaires. Mais, au pays de Galles, le contexte est devenu fort différent de celui dans lequel des nationalistes tels que David Lloyd George, et d'autres partisans du mouvement *Cymru Fydd* (1886), ne surent pas résister à la tentation de la politique britannique. Dans ce nouveau contexte, la résistance et le redressement linguistique ont été en effet encouragés par un vaste mouvement de sympathie, souvent quelque peu sentimental — ou tout au moins par une grande tolérance concernant l'investissement de ressources dans l'éducation, les médias et l'administration en langue galloise — et du réveil d'un sentiment d'identité propre. Ce deuxième pas vers le bilinguisme implique le redressement de l'ancienne langue et l'établissement de nouvelles conditions de coexistence avec les autres habitants de nos îles.

Traduit de l'anglais par Claudine Tourniaire